

# Bordeaux : Le centenaire se porte

C'EST RECRU DE FATIGUE que nous commençons ce second chapitre (1) de l'histoire des Girondins de Bordeaux ! Je ne compte plus les kilomètres, les coups de fil inutiles, les rendez-vous manqués, les vaines promesses, les renseignements approximatifs, les malentendus, les erreurs de mémoire, les indications perdues, les confusions de noms ou de dates qui m'ont conduit au terme d'une enquête où j'avais la prétention d'enfermer cent ans d'histoire du football girondin !

Plus ou moins artificiellement, nous avons en tout cas découpé ce siècle en deux périodes : celle des « Anciens » consacrée aux soixante-dix premières années (1881-1950) et celle des « Modernes » qui couvre les trente dernières.

Parce que nous les jugons très importantes, nous avons consacré aux soixante-dix premières l'essentiel du précédent reportage en insistant tout particulièrement sur la constitution des structures du club : doyen, structures immobilières (terrains et sièges sociaux) et administratives sans lesquelles rien de durable ne peut être fait... En sport comme ailleurs, étant entendu qu'un jour ou l'autre les jeunes finissent par devenir des « anciens » plus ou moins méprisés par de nouveaux jeunes, eux-mêmes plus ou moins suspectés d'incurie par leurs prédécesseurs. C'est ainsi qu'avancent toutes les civilisations et que de tous les cocotiers secoués tombent toutes les vieilles noix d'où naissent toutes les jeunes tiges.

C'est ainsi que du minuscule alvéole de la rue Sanche-de-Pommier où s'est constituée la première cellule (1881) à l'imposant siège social du quai de Paludate où l'hôtel Descas abrite désormais l'appareil administratif du club, que de péripéties et d'avatars (au sens de changements, de transformations), que d'efforts et que d'astuce !

Soixante-dix ans — à travers deux guerres mondiales — pour conquérir une Coupe de France (1941) et un titre de champion de France (1950) avec, autour de ces trophées majeurs, les grelots argentés de trois championnats de France amateurs (1937-1944 et 1953), d'une quinzaine de Coupes du Sud-Ouest, de « Gambardella » et de places de finaliste en Coupe de France (1943, 1952, 1955, 1964), en Coupe latine (1950) ou de vice-champion (en 1965). Si les Coupes d'Europe avaient alors existé, les Girondins de Bordeaux seraient à présent de vieux Européens... comme le serait maintenant le plus vieil aviateur s'il avait en son temps disposé de Concorde ou de Boeing.

## Les "ères"

On nous pardonnera cette outrance si, à propos de ce siècle d'efforts sportifs, je parle d'« ères » ! Pour Périclès

*Ce mois-ci, les Girondins de Bordeaux fêtent leur centenaire. Un siècle : pour un club sportif, c'est une somme d'expériences et de péripéties qui, avec des hauts et des bas, confirme la pérennité des grands clubs. Jean Vingeon, qui a vécu de longues années durant les hauts faits d'armes, et les traversées du désert des Girondins, a enquêté. La semaine dernière, nous avons publié le début de son reportage. Voici la suite de l'épopée girondine.*

lui-même, la tradition parle de siècle et réserve à de beaucoup plus longues périodes l'expression « ères » employée par exemple pour définir « l'ère chrétienne », « l'ère secondaire », « l'ère musulmane » etc.

Mais le « style » — ou plutôt le jargon — journalistique moderne ne s'arrête plus à ces bricoles ou à ces approximations et privilégie la catachrèse, l'hyperbole et la boursoufflure au détriment de la prudente litote... Pourquoi, dès lors, ne tiendrait-on rigueur d'évoquer l'ère Benito Diaz, l'ère Gérard, l'ère Artigas ou l'ère Jacquet comme j'ai déjà raconté « l'ère Brard-Lhoste-Clos » ?

Si je mets ici l'accent sur les entraîneurs, c'est qu'au fond ils sont plus près du peuple ; mais je n'oublie pas pour autant les présidents puisqu'aussi bien c'est de leur gestion que dépendent les structures du club, de leurs décisions que découle sa santé financière avec, au bout justement, le choix des entraîneurs et le transfert des joueurs. Ce ne sont ni André Gérard, ni Aimé Jacquet, ni Robert Herbin, ni Didier Couécou, ni — plus encore — Michel Hidalgo qui nieront que si, parfois, les bons entraîneurs « font » les bonnes équipes, ce sont avant tout les grands solistes qui « font » les grands chefs d'orchestre.

Il y a de très bonnes chances que serait un formidable entraîneur celui qui, au cours des dernières décennies, aurait pu disposer en même temps de Yachine ou de Zamora dans les buts ; de Bobbie Moore, de Mancisidor, de Marinho et de Carlos Alberto ou de Marche à l'arrière ; de Ben Barek, Di Stefano et Pelé au milieu du terrain et (de droite à gauche) de Matthews, de Sindelar et de De Harder ou Jeandupeux en avant. Avec sur le banc des sol-disant « remplaçants » quelques Cruyff, Schiaffino, Meazza, Leonidas, Mazzola, Hiden, Matéo, Kopa, Fontaine, Courtois, Tostão, Artilès, Kocsis, Bobby Charlton, Salif Keita, Rummenigge, Maradona, Eusebio, Alec James, Abbelegien, Garrincha, Passarella, Julian Da Rui, Fritz Walter, Trévor Francis, Ferenk Puskas, Gerd Müller, Skoblar, André Doye, Schuster, Tim, Di Lorto, Beckenbauer, Paolo Rossi, Keegan, Gerson, Urtizbérrea, Andrade, Bettega, Giresse et autres



RAYMOND BRARD : Secrétaire général des Girondins pendant 52 années, il fut le véritable « deux ex machina » d'un club qui comptait quinze disciplines différentes mais où, créée en 1910, la section football allait, grâce à lui, prendre son véritable essor en 1936.

Piatini ! (Plus une trentaine d'autres...)

On nous pardonnera, je l'espère, cette sorte de digression puisqu'aussi bien elle obligera les « anciens » à se remémorer des visages, des silhouettes ou des images pour y « plaquer » ensuite des noms... et permettre aux plus jeunes de tourner en dérision mes choix accablants.

D'ailleurs, puisque nous en sommes à remettre des noms sur des visages, je pense qu'il est bon de rappeler ici la composition de l'équipe qui remporta

## Reportage de Jean Vingeon

en 1937 le titre de champion de France amateurs en battant en finale (2-1) le F.C. de Soignies, champion du Lyonnais. La rencontre eut lieu au stade de Colombes, le dimanche 23 mai, en lever de rideau de France-Irlande (tiens ! tiens !) et devant 55 000 spectateurs. M. Crinon arbitrait. Dans les buts, Gérard ; Popovici, Mancisidor ; Dutour, Bazinette, Nalet, Massé, Urtizbérrea, Catherineau, Larnaudie et Miramon. Comme par hasard, les deux buts bordelais furent marqués par Catherineau et Urtizbérrea qui, durant plusieurs années, allaient être d'impressionnants « goal-getters », tandis que Gérard resterait le goal le plus impénétrable de ce championnat.

## L'ère Benito Diaz

C'est à coup sûr un homme hors série ! L'opinion publique sportive ne s'y était pas trompée qui avait très vite surnommé « le sorcier basque » l'ancien entraîneur de la Real Sociedad de San Sebastian. Certes, ses herbes magiques n'avaient rien de très mystérieux puisqu'elles s'appelaient Mancisidor, Matéo, Araña, Regueiro, Urtizbérrea, Pruvot, Rummenhardt, Ben Arab, Pleziack, Ben Ali, Boumezrag et autres Gérard. Mais de ce qui aurait pu demeurer un vulgaire amalgame, Benito Diaz va faire une équipe qui triomphera dans une triple finale de Coupe. Frais émoulu au club, le talentueux René Gallice réjouit alors la France combattante où il se couvra de gloire, pendant que Matéo, cruellement accidenté, quitte pour longtemps le football et que le jeune Arnaudeau « éclaire » de sa grande classe les postes d'ailier gauche, de centre-avant, d'arrière droit ou gauche, d'intérieur ou — même — de gardien de buts !

Deux ans s'écoulent encore, Benito Diaz et Mancisidor regagnent leur Espagne natale et la grisaille s'installe sur cette époque troublée où Santiago Urtizbérrea prend en mains



BORDEAUX-NICE : Au cours de cette finale de la Coupe de France, le 4 mai 1950, l'arbitre, M. Kohler, fut à l'origine d'extraordinaires incidents puisque les Bordelais quittèrent Colombes durant 30 minutes ! On voit ici le directeur sportif Bouchet tenter de retenir De Harder, qui voulait se jeter sur l'arbitre...

une formation qu'il conduisit naguère si souvent à la victoire. Un certain « Gougou » Nemeur arrive (et son nom fera couler beaucoup d'encre) pendant qu'entre deux matches Boumezrag organise clandestinement les réseaux de « fellagha » en vue de l'insurrection algérienne qui se prépare. Bref, le président Henri Darchand a mangé son pain blanc...

## L'ère Gérard

Alors vint André Gérard. Celui-là, je le connais bien. Au Lycée de Bordeaux, nous étions dans la même classe, nous avions appris ensemble à décliner rosa, la rose, avant de nous retrouver sous le même glorieux maillot du S.C. de la Bastidienne. Lui resté footballeur et moi devenu journaliste, je ne l'ai plus quitté ni des yeux ni du cœur.

André Gérard, c'était avant tout « l'homme tranquille ». Excellent footballeur (champion de France amateurs en 1937 et vainqueur de la Coupe en 1941), il allait réussir mieux encore comme « directeur de conscience ».

En 1947, les Girondins sont en Deuxième division. Gérard est joueur-entraîneur à Cognac d'où le rappelle un télégramme de Jean Pujolle, président de la section football des Bordelais. Un tandem est né. Il sera d'une qualité rare. Pujolle et Gérard vont en effet « régner » pendant près de dix ans sur la période finalement la plus faste des Girondins. En 1949-1950, soit deux années plus tard, Bordeaux



LES « MODERNES ». — Aux côtés de Jean Vingeon (et de gauche à droite), Jean-Pierre Hourcade, René Parrot, Didier Couécou et Pierre Roger (un supporter), évoquant quelques uns des problèmes posés par une section qui compte désormais 19 équipes de football...